

WILLIAM SHAKESPEARE

La Vie et la Mort du roi Richard II

traduit de l'anglais par
André Markowicz

avec la collaboration de
George Hugo Tucker

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Cette traduction a été créée au Théâtre de la Ville à Paris le 9 janvier 2004 dans une mise en scène de Thierry de Peretti.

Titre original
The Life and Death of the King Richard II

© 2003, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
14, rue de la République - 25000 BESANÇON
Tél. 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-76-1

PERSONNAGES¹

LE ROI RICHARD II, *fils du Prince Noir, petit-fils d'Edouard III*

ISABELLE, *épouse du roi Richard II*

Les oncles du roi, fils d'Edouard III :

JEAN DE GAND, *duc de Lancastre*

EDMOND DE LANGLEY, *duc d'York*

Sa tante :

LA DUCHESSE D'YORK

Ses cousins :

LE DUC D'AUMERLE, *comte de Rutland, fils du duc d'York, ami de Richard II*

HENRY (OU HARRY) BULLINGBROOKE, *duc d'Herford, fils du duc de Lancastre, futur roi Henri IV*

Les partisans du roi Richard II :

THOMAS MOWBRAY, *duc de Norfolk*

SIR HENRY GREENE

SIR JOHN BUSHY

SIR JOHN BAGOT

SIR STEVEN SCROOPE

LORD BERKELEY

UN CAPITAINE GALLOIS

LE COMTE DE SALISBURY
L'ÉVÊQUE DE CARLISLE
L'ABBÉ DE WESTMINSTER

Les partisans de Henry Bullingbrooke :

LE COMTE DE NORTHUMBERLAND
HARRY PERCY, *son fils*
LORD ROSS
LORD WILLOUGHBY
SIR PIERCE EXTON

LA DUCHESSE DE GLOSTER, *veuve de Thomas de Woodstock, duc de Gloster, assassiné*

LE LORD MARÉCHAL
LORD FITZWATER
LE DUC DE SURREY
UN SEIGNEUR
DEUX HÉRALTS
LE JARDINIER
LE SERVITEUR DU JARDINIER
DEUX DAMES DE COMPAGNIE DE LA REINE ISABELLE
UN SERVITEUR DU DUC D'YORK
UN PALEFRENIER
UN GEÔLIER

DES GARDES, DES SOLDATS, DES SERVITEURS

ACTE I

Scène 1

Entrent le roi Richard, Jean de Gand, avec d'autres nobles et des serviteurs.

RICHARD.

Vieux Jean de Gand, Lancastre noble d'âge,
Viens-tu, de par ta foi et ton serment,
Pour que ton fils, le fier Henry Herford,
Justifie son appel tempétueux
Que nos loisirs nous privèrent d'entendre
Contre Thomas Mowbray, duc de Norfolk ?

GAND.

Certes, mon suzerain.

RICHARD.

L'as-tu sondé, accuse-t-il le duc
Par quelque vieille haine entretenue,
Ou, dignement, en bon sujet du roi,
Pour une trahison qu'il lui connaît ?

GAND.

Si sur ce point je l'ai passé au crible,
C'est un danger qui vous concerne, Sire,
Et non pas une haine invétérée.

RICHARD.

Nous voulons les entendre ; face à face,
Front contre front, qu'ils parlent librement,
L'accusateur et l'accusé ensemble ;
L'ire et l'orgueil les possèdent tous deux,
Plus sourds, plus prompts que la mer et le feu.

Entrent Bullingbrooke et Mowbray.

BULLINGBROOKE.

Longues années de jours heureux à vous,
Mon gracieux suzerain, roi plein d'amour.

MOWBRAY.

Que chacun de vos jours progresse en joie
Jusqu'à ce que le Ciel, jaloux des hommes,
N'illumine à jamais votre couronne
Avec un titre d'immortalité.

RICHARD.

Merci à vous, mais l'un de vous nous flatte,
Ce que démontre ici votre présence
En ce défi pour haute trahison.
Cousin Herford, en quoi te dresses-tu
Contre Thomas Mowbray, duc de Norfolk ?

BULLINGBROOKE.

C'est d'abord – que les cieux m'en soient témoins –
La dévotion d'un amour de sujet
Jaloux de protéger vos jours chéris,
Qui me conduit, libre de toute haine
Intempestive, appelant, face au trône.
Thomas Mowbray, je me tourne vers toi,
Ouvre bien les oreilles : mes paroles,
Mon cœur les prouvera sur cette terre
Ou bien mon âme en répondra au ciel.
Tu es un traître et un blasphémateur ;
Trop bon pour être tel, trop vil pour vivre.
Plus le cristal du ciel est lumineux,
Plus les nuages souillent le ciel bleu :
Je l'affirme, et j'aggrave ainsi la note,
Prends-le, ce nom de traître dans la glotte,
Je veux – si le permet mon souverain –
Prouver mes mots par cette juste main.

MOWBRAY.

Que ma froideur n'accuse pas mon zèle.
Ce n'est pas le procès de deux commères,
L'âpre clameur de deux langues acides
Qui peut juger cette cause entre nous :
Le sang trop chaud doit refroidir encore.
Mais je n'ai pas la patience louable
D'être rendu muet sans protester.
La révérence due à Votre Altesse
Me retient de lâcher le mors aux dents
Qui bride le galop de mon discours
Pour enfoncer son « traître » dans sa gorge.

En laissant de côté son sang royal,
Qu'il ne soit plus cousin du roi mon Sire,
Je le défie, lui crache à la figure,
Et je l'appelle lâche et vil menteur,
Et, s'il se bat, qu'il ait un avantage,
Qu'on me force à courir d'ici à pied
Jusqu'aux crêtes glacées des monts alpestres
Ou quelque autre contrée inhabitable
Où jamais un Anglais n'a mis les pieds.
Mais que ceci prouve mon dévouement,
Par mes espoirs, il ment très fausement.

BULLINGBROOKE.

Pâle couard, je jette ici mon gage,
Rejetant toute parenté du roi,
Et laisse de côté mon sang royal,
Car c'est la peur, et non la déférence
Qui te retient. Si ton effroi coupable
Te laisse assez de bras pour relever
Ce défi que je lance, penche-toi.
Alors, par lui et par les autres rites
De la chevalerie, bras contre bras,
Je soutiendrai ce que je viens de dire,
Et pire encor, des œuvres que tu trames.

MOWBRAY.

Je relève ce gant, et, par l'épée
Qui doucement m'a posé sur l'épaule
Mon rang de chevalier, j'en fais serment,
J'en répondrai par tout moyen d'honneur,
Tout jugement digne d'un chevalier :

Et que je meure à bas de mon cheval
Si je m'avère traître et déloyal.

RICHARD.

Que dit notre cousin contre Mowbray ?
La chose est grave qui pourrait léguer
Une pensée mauvaise à son égard.

BULLINGBROOKE.

Ce que je dis, ma vie en est garante :
Que Mowbray a touché huit mille écus
Pour payer les soldats de Votre Altesse
Et en a fait un usage sordide,
En traître fourbe et manant scélérat.
Je dis de plus, et soutiendrai en armes,
Ici, ou n'importe où, au point ultime
Où jamais œil anglais ne s'est posé,
Que, depuis dix-huit ans, tous les complots
De trahison tramés dans le pays
Ont tête et source dans le faux Mowbray.
Je dis en outre, et je maintiens en outre,
Dressé en bien contre sa vie mauvaise,
Qu'il a tramé la mort du bon Gloster²,
Tenté ses ennemis par trop crédules,
Et, comme un lâche traître, a répandu
Son âme pure dans des flots de sang,
Ce sang qui, comme Abel au sacrifice,
Crie des grottes muettes de la terre
Jusqu'à mon cœur, justice et châtement ;
Et par la haute gloire d'où je viens,
J'y répondrai, sans quoi ma vie n'est rien.

RICHARD.

Quelle hauteur dans sa résolution !
Thomas Norfolk, que dis-tu en réponse ?

MOWBRAY.

Oh, puisse mon seigneur tourner les yeux
Et prier ses oreilles d'être sourdes
Tant qu'à cette souillure de son sang,
Cet ignoble menteur, je n'aurai dit
Comme Dieu et les hommes le haïssent.

RICHARD.

Mes oreilles, mes yeux sont impartiaux.
Fût-il mon frère, non, mon héritier,
Or, il n'est que le fils d'un de mes oncles ;
Je fais ce vœu sur l'effroi de ce sceptre,
La parenté de notre sang sacré
Ne rendra ni injuste ni partielle
La froide fermeté de mon cœur droit.
Mowbray, vous êtes nos sujets tous deux :
Parle sans peur et libre, je le veux.

MOWBRAY.

Oui, Bullingbrooke, au plus bas de ton cœur,
Par le passage fourbe de ta gorge,
Tu mens. J'ai réparti, selon ma charge,
Les trois quarts de la somme pour Calais
Aux troupes de Sa Majesté ; le reste,
Je l'ai gardé, avec son plein accord,
Pour une chère dette de mon roi
Du temps que je m'étais rendu en France

Pour y chercher sa reine. Donc, ravale
Ta calomnie. Pour la mort de Gloster,
Je ne l'ai pas tué, mais, honte à moi,
J'ai négligé mon devoir et ma foi.
Pour vous, très noble sire de Lancastre,
Père honorable de mon ennemi,
J'ai une fois tendu une embuscade
Contre vos jours, et le méfait me pèse ;
Mais, recevant la sainte absolution,
Je m'en suis confessé, et j'ai prié
Votre pardon, que j'espère avoir eu.
Telle est ma faute – tout le reste vient
De la rancœur d'un fourbe scélérat,
Traître et dégénéré, toutes paroles
Que je suis prêt à soutenir bien haut,
Jetant interchangeablement mon gage
Ici, aux pieds du traître outrecuidant,
Pour prouver mon honneur de gentilhomme,
Fût-ce en versant le sang qu'il a au cœur.
Dans cette hâte, Sire, s'il vous plaît,
Assignez une date à mon procès.

RICHARD.

Gentilshommes poussés par la colère,
Soumettez-vous à moi, purgez la bile
Sans répandre le sang, je le prescris,
Et, cependant, je ne suis pas docteur.
Haine trop noire saigne trop au cœur.
Accordez-vous, pardonnez, oubliez ;
Le mois n'est pas propice à la saignée.
Mon oncle, mettons fin à ce défi :
Nous calmerons Norfolk – vous, votre fils.

GAND.

Mon âge me voudrait faiseur de paix.
Mon fils, jetez le gage de Mowbray.

RICHARD.

Et vous, Mowbray, le sien.

GAND.

Eh bien, Harry ?
Il n'est pas bon que votre père prie.

RICHARD.

Mowbray, jetez ce gage – un gage vain.

MOWBRAY.

Moi, je me jette à tes pieds, souverain.
Tu gouvernes mes jours ; ma honte – non.
Mes devoirs sont à toi, mais, mon renom
Survivra au tombeau après mon corps,
Et, lui, tu ne peux pas le mettre à mort.
Je suis réduit à rien, souillé, honni,
Percé par ce venin, la calomnie,
Qui n'a pour baume que le sang du cœur
Qui l'a lancé.

RICHARD.

Résiste à ta fureur –,
Ton gant : le lion dompte le léopard³.

MOWBRAY.

Mais lui garde ses taches. Roi Richard,
Lave ma honte et je rendrai le gant.

L'honneur non entaché est au vivant
Son trésor le plus pur. Déshonoré,
L'homme est argile peinte, boue dorée.
Un coffre à dix verrous pour un diamant,
Mon sein loyal protège un cœur fervent.
Ma vie est mon honneur, les deux font un ;
Enlevez-moi l'honneur, ma vie prend fin.
Laissez-moi donc lutter pour mon honneur,
Je vis pour lui, et, que, pour lui, je meure.

RICHARD.

Vous, cousin, votre gant ; vous, commencez.

BULLINGBROOKE.

Dieu me préserve d'un si lourd péché !
Tomberai-je si bas devant mon père
Qu'une peur implorante jette à terre
Mon nom devant ce pleutre outrecuidant ?
J'arracherai plutôt avec mes dents
Ma langue qui voudrait blesser l'honneur
Par quelque trêve, en abjurant, de peur,
Devant si bas, et je la cracherai,
Sanglante, au front honteux du vil Mowbray.

Gand sort.

RICHARD.

Nous ne sommes pas né pour supplier,
Mais commander – s'il nous est impossible
De vous revoir amis, tenez-vous prêts,
Dès lors que votre vie en répondra,
À Coventry, le jour de saint Lambert.